

Penser avec Roland Barthes (6)

LA LUMIÈRE DU DEUIL

Mort d'Henriette Barthes le 25 octobre 1977, à l'âge de 84 ans.

JOURNAL DE DEUIL

Publication posthume, 2009, à partir de « fiches » très rédigées.

« 27 octobre

Réunion trop nombreuse. Futilité croissante, inévitable. Je pense à elle, qui est à côté. Tout craque.

C'est, ici, le début solennel du grand, du long deuil.

Pour la première fois depuis deux jours, idée *acceptable* de ma propre mort. »

« 31 octobre

Une part de moi veille dans le désespoir ; et *simultanément* une autre s'agite à ranger mentalement mes affaires les plus futiles. Je ressens cela comme une *maladie*. »

« 2 novembre

L'étonnant de ces notes, c'est un sujet dévasté en proie à la *présence d'esprit*. »

« 4 novembre

Ce jour, vers 17 heures, tout est à peu près classé ; la solitude définitive est là, mate, n'ayant désormais d'autre terme que ma propre mort. »

« 9 novembre

Je chemine cahin-caha à travers le deuil.

Revient sans cesse le point brûlant : les mots qu'elle m'a dits dans le souffle de l'agonie, foyer abstrait et infernal de la douleur qui me submerge (« Mon R, mon R » – « Je suis là. » – « Tu es mal assis. »)

– Deuil pur, qui ne doit rien au changement de vie, à la solitude, etc. Zébrure, béance de la relation d'amour.

– De moins en moins à écrire, à dire, sinon cela (mais je ne puis le dire à personne). »

« 10 novembre

Gêné et presque culpabilisé parce que parfois je crois que mon deuil se réduit à une émotivité.

Mais toute ma vie n'ai-je été que cela : ému ? »

« 30 novembre

Ne pas dire *Deuil*. C'est trop psychanalytique. Je ne suis pas *en deuil*. J'ai du chagrin. »

Parenthèse : **Freud « Deuil et mélancolie »**

« Le rapprochement de la mélancolie et du deuil est justifié par le tableau d'ensemble de ces deux états. (...) Le deuil est régulièrement la réaction à la perte d'une personne aimée ou d'une abstraction mise à sa place, la patrie, la liberté, un idéal, etc. L'action des mêmes événements provoque chez de nombreuses personnes, pour lesquelles nous soupçonnons de ce fait l'existence d'une prédisposition morbide, une mélancolie au lieu du deuil. Il est aussi remarquable qu'il ne nous vienne jamais à l'idée de considérer le deuil comme un état pathologique et d'en confier le traitement à un médecin, bien qu'il s'écarte sérieusement du comportement normal. Nous comptons bien qu'il sera surmonté après un certain laps de temps, et nous considérons qu'il serait inopportun et même nuisible de le perturber. »

« 11 décembre

Au cœur le plus noir de ce dimanche matin silencieux :

Maintenant monte peu à peu en moi le thème sérieux (désespéré) : désormais quel sens pour ma vie ? »

« 22 mars 1978

Quand le chagrin, le deuil prend son régime de croisière... »

« 28 mai 1978

La vérité du deuil est toute simple : maintenant que mam. est morte, je suis acculé à la mort (rien ne m'en sépare plus que le temps). »

« 11 juin 1978

L'après-midi avec Michel, trié les affaires de mam.

Commencé le matin à regarder ses photos.

Un deuil atroce recommence (mais n'avait cessé).

Recommencer sans repos. Sisyphe. »

« 13 juin 1978

Ce matin, à grand peine, reprenant les photos, bouleversé par une où mam. petite fille, douce, discrète à côté de Philippe Binger (Jardin d'hiver de Chennevières, 1898).

Je pleure.

Pas même l'envie de se suicider. »

« Paris, 31 juillet 1978

J'habite mon chagrin et cela me rend heureux.

Tout m'est insupportable qui m'empêche d'habiter mon chagrin. »

« 18 août 1978

L'endroit de la chambre où elle a été malade, où elle est morte et où j'habite maintenant, le mur contre lequel la tête de son lit s'appuyait j'y ai mis une icône – non par foi – et j'y mets toujours des fleurs sur une table. J'en viens à ne plus vouloir voyager pour que je puisse être là, pour que les fleurs n'y soient jamais fanées. »

« 29 mars 1979

Je vis sans aucun souci de la postérité, aucun désir d'être lu plus tard (sauf, financièrement, pour M.), la parfaite acceptation de disparaître complètement, aucune envie de "monument" – mais je ne peux supporter qu'il en soit ainsi pour mam. (peut-être parce qu'elle n'a pas écrit et que son souvenir dépend entièrement de moi). »

LA CHAMBRE CLAIRE

Le deuil est posé d'emblée, dès la 4^e de couverture.

« Marpa fut très remué lorsque son fils fut tué, et l'un de ses disciples dit : "Vous nous disiez toujours que tout est illusion. Qu'en est-il de la mort de votre fils, n'est-ce pas une illusion?". Et Marpa répondit : "Certes, mais la mort de mon fils est une super-illusion." »

Pratique de la voie tibétaine

« Un jour, il y a bien longtemps, je tombai sur une photographie du dernier frère de Napoléon, Jérôme... Je me dis alors, avec un étonnement que depuis je n'ai jamais pu réduire : "je vois les yeux qui ont vu l'Empereur". Je parlais parfois de cet étonnement, mais comme personne ne semblait le partager, ni même le comprendre (la vie est ainsi faite à coup de petites solitudes), je l'oubliai. Mon intérêt pour la photographie prit un

tour plus culturel. Je décrétai que j'aimais la photographie *contre* le cinéma, dont je n'arrivais cependant pas à la séparer. »

« Je résolus donc de prendre pour départ de ma recherche à peine quelques photos, celles dont j'étais sûr qu'elles existaient *pour moi*. Rien à voir avec un corpus : seulement quelques corps. »

« Je n'avais à ma disposition que deux expériences : celle du sujet regardé et celle du sujet regardant. »

Une distinction majeure : *studium* et *punctum*.

« C'est par le *studium* que je m'intéresse à beaucoup de photographies, soit que je les reçoive comme des témoignages politiques, soit que je les goûte comme de bons tableaux historiques : car c'est culturellement (cette connotation est présente dans le *studium*) que je participe aux figures, aux mines, aux gestes, aux décors, aux actions.

Le second élément vient casser (ou scander) le *studium*. Cette fois, ce n'est pas moi qui vais le chercher (comme j'investis de ma conscience souveraine le champ du *studium*), c'est lui qui part de la scène comme une flèche, et vient me percer. Un mot existe en latin pour désigner cette blessure, cette piqûre, cette marque faite par un instrument pointu ; ce mot m'irait d'autant mieux qu'il renvoie aussi à l'idée de ponctuation et que les photos dont je parle sont en effet comme ponctuées, parfois même mouchetées, de ces points sensibles ; précisément, ces marques, ces blessures sont des points. Ce second élément qui vient déranger le *studium*, je l'appellerai donc *punctum* ; car *punctum*, c'est aussi : piqûre, petit trou, petite tache, petite coupure – et aussi coup de dés. Le *punctum* d'une photo, c'est ce hasard qui, en elle, *me point* (mais aussi me meurtrit, me poigne. »

« Cheminant ainsi de photo en photo (à vrai dire toutes publiques, jusqu'à présent), j'avais peut-être appris comment marchait mon désir, mais je n'avais pas découvert la nature (*l'eïdos*) de la Photographie. Je devais descendre davantage en moi-même pour trouver l'évidence de la Photographie, cette chose qui est vue par quiconque regarde une photo et qui la distingue de toute autre image. Je devais faire ma palinodie. »

Barthes **révoque** ce qu'il a dit jusqu'alors. Il **conédie le studium** de la recherche pour laisser place à son *punctum*.

« Or, un soir de novembre, peu de temps après la mort de ma mère, je rangeai des photos. Je n'espérais pas la "retrouver", je n'attendais rien de "ces photographies d'un être, devant lesquelles on se le rappelle moins bien

qu'en se contentant de penser à lui" (Proust). Je savais bien que, par cette fatalité qui est l'un des traits les plus atroces du deuil, je ne pourrais jamais plus me rappeler ses traits (les appeler tout entiers à moi). [...] De plus, ces photos, si l'on excepte celle que j'avais publiée, où l'on voit ma mère jeune marcher sur une plage des Landes et où je "retrouvais" sa démarche, sa santé, son rayonnement – mais non son visage, trop lointain –, ces photos que j'avais d'elle, je ne pouvais même pas dire que je les aimais : je ne me mettais pas à les contempler, je ne m'abîmais pas en elles. »

« J'allais ainsi, seul dans l'appartement où elle venait de mourir, regardant sous la lampe, une à une, ces photos de ma mère, remontant peu à peu le temps avec elle, cherchant la vérité du visage que j'avais aimé. Et je la découvris.

La photographie était très ancienne. Cartonnée, les coins mâchés, d'un sépia pâli, elle montrait à peine deux jeunes enfants debout, formant groupe, au bout d'un petit pont de bois dans un Jardin d'Hiver au plafond vitré. Ma mère avait alors cinq ans (1898), son frère en avait sept. (...) J'observai la petite fille et je retrouvai enfin ma mère. »

« L'obscur photographe de Chennevières-sur-Marne avait été le médiateur d'une vérité, à l'égal de Nadar donnant de sa mère (ou de sa femme, on ne sait) l'une des plus belles photos au monde. »

« Quelque chose comme une essence de la Photographie flottait dans cette photo particulière. Je décidai alors de "sortir" toute la Photographie (sa "nature") de la seule photo qui existât assurément pour moi, et de la prendre en quelque sorte pour guide de ma dernière recherche. »

« (Je ne puis montrer la Photo du Jardin d'Hiver. Elle n'existe que pour moi. Pour vous, elle ne serait rien d'autre qu'une photo indifférente, l'un des mille manifestations du "quelconque" ; elle ne peut en rien constituer l'objet visible d'une science ; elle ne peut fonder une objectivité, au sens positif du terme ; tout au plus intéresserait-elle votre *studium* : époque, vêtements, photogénie ; mais en elle, pour vous, aucune blessure.) »

« On dit souvent que ce sont les peintres qui ont inventé la Photographie (en lui transmettant le cadrage, la perspective albertienne et l'optique de la *caméra obscura*). Je dis : non, ce sont les chimistes. Car le noème "*Ça a été*" n'a été possible que du jour où une circonstance scientifique (la découverte de la sensibilité à la lumière des halogénures d'argent) a permis de capter et d'imprimer directement les rayons lumineux émis par un objet

diversement éclairé. La photo est littéralement une émanation du référent. D'un corps réel, qui était là, sont parties des radiations qui viennent me toucher, moi qui suis ici ; peu importe la durée de la transmission ; la photo de l'être disparu vient me toucher comme les rayons différés d'une étoile. Une sorte de lien ombilical relie le corps de la chose photographiée à mon regard : la lumière, quoique impalpable, est bien ici un milieu charnel, une peau que je partage avec celui ou celle qui a été photographié. »